

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

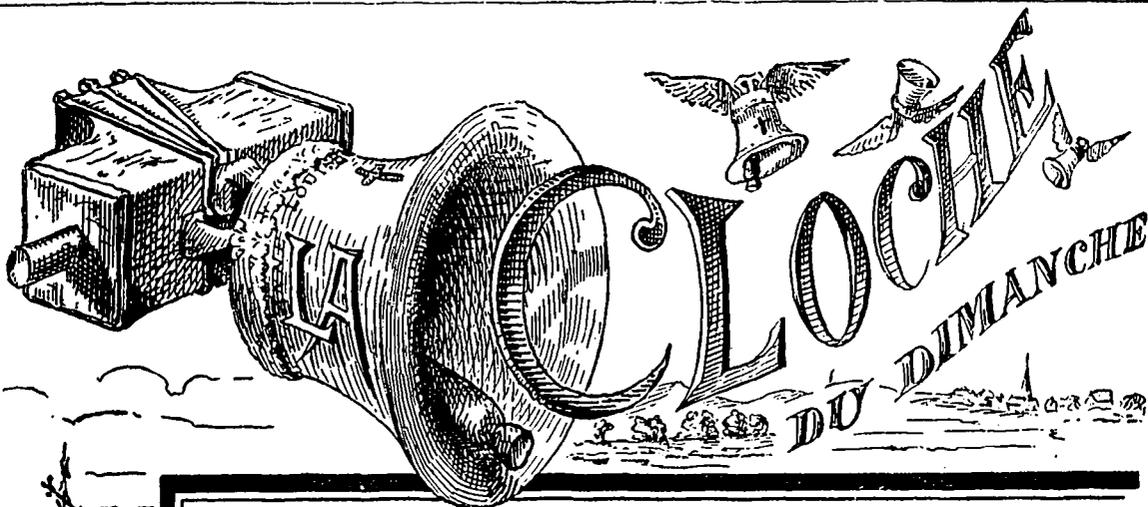
Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

UN SOU LE NUMERO.



VOL. I.

ABONNEMENTS.

No. 10.

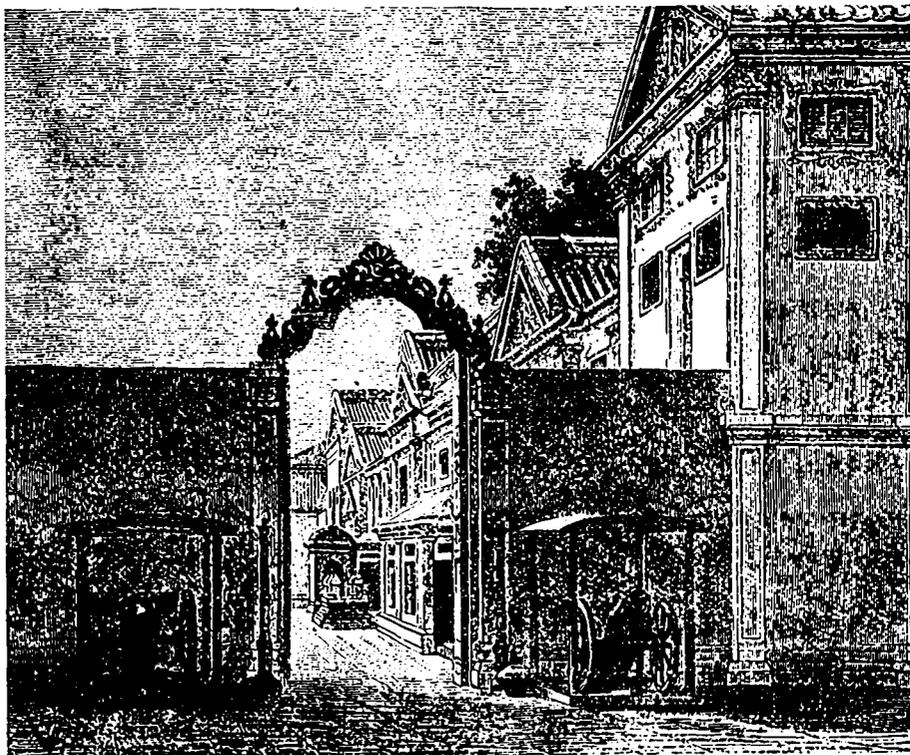
Pour le Canada et les Etats-Unis, 50c. par année.

Pour Montréal, - - - - - 75c

Pour l'Union Postale, (5 francs) - \$1.00 par année.

Annonces, 10c. la ligne pour la 1re insertion. Pour les insertions subséquentes, on traite à forfait.

Prière d'adresser toutes les Correspondances à G. VEKEMAN, B. P.—2177.



SIAM.—LA MURAILLE EXTERIEURE DU PALAIS ROYAL À BANGKOK.

Pas d'éducation possible sans idées religieuses. Pour moi, je ne crains pas de le dire, si j'étais absolument obligé de choisir, pour un enfant, entre savoir prier et savoir lire, je dirais : Qu'il sache prier ! Car prier, c'est lire au plus beau de tous les livres, au front de Celui d'où émane toute lumière, toute justice et toute bonté.

ERNEST LEGOUVÉ.

A. MORISSEYÉ PHOT. GRV.

# La CLOCHE du DIMANCHE

REVUE HEBDOMADAIRE

Directeur: JEAN des ERABLES

Éditée par G. VEKEMAN

33, — RUE ST-NICOLAS, — 33  
MONTREAL



JEUDI, 16 DECEMBRE, 1897.

## AU PARLOIR

Dimanche dernier, étant arrivé chez mon camarade Jean des Erables avant l'heure fixée pour le conciliabule réglementaire, je me suis amusé à faire une "excursion" dans son cabinet de travail et à mettre un peu le nez partout.

Il me permet cela, le cher vieux camarade; je connais ses affaires aussi bien que lui, et son caractère mieux que lui-même.

J'entends les éclats de rire de Jean Lefranc, de Jean Lacharrue, de son cousin Jacques Toucourt le défricheur et de quelques autres membres du comité, qui se sont installés dans la cuisine, où ils fument comme des cheminées de forge. Jean des Erables est sorti; ses filles n'ont dit qu'il est "tout drôle" depuis quelque temps... Je lui administrerai un bon savon à son retour.

Préparons, en attendant, un peu de copie pour le prochain numéro de la "Cloche." Pour le Numéro de Noël, je vois qu'il y en a des piles et qu'on devra en tenir pour les numéros suivants.

Voici d'abord une lettre que notre Directeur vient de recevoir:

Mon Cher Jean des Erables,

*Vocem audivi clamantem... mais non in deserto!*

Quoi qu'il en soit, j'ai attelé mon traîneau à chiens... de fer, et suis allé contempler les restes de la barbarie en Acadie.— Il n'y

a pas bien longtemps, et déjà, l'oublia en seveli la mémoire des héros, tandis que le foin se desséchait sur leurs tombes mal closes — !

Voulez-vous ce conte acadien pour votre numéro de Noël? Fasse le Ciel que sa longueur ne décourage ni les typos, mes frères, ni les lecteurs cependant si indulgents de votre joli journal!

Que Noël, le doux et gracieux Enfant-Dieu, sonne lui-même la "Cloche"! Et vous verrez de beaux jours.

C'est le bonheur que je vous souhaite et que vous méritez.

Vous connaissez, mon cher Jean, toute l'affection de

Votre ami bien sincère

Firmin Picard.

Les "beaux jours" que le confrère Picard souhaite à la *Cloche* et à son Directeur, nous les leur souhaitons tous... Et dire qu'il faudrait si peu, pour remplir d'une douce joie le cœur de ce vieux et fidèle défenseur de la bonne cause, et faire de l'humble petite *Cloche* un bourdon à la voix puissante et sonore qui se ferait entendre d'un bout à l'autre du continent américain! Oui, il suffirait d'un peu de bonne volonté, pour réaliser le vœu paternel et chrétien que je trouve éloquentement formulé dans une lettre d'un bon vieux curé de campagne:

"Puisse votre bonne petite *Cloche* recevoir un bon accueil dans toutes les familles catholiques! Je prie le grand Saint Antoine de bénir votre entreprise, de protéger vos collaborateurs, vos zéloteurs et vos abonnés!..."

La *Cloche* ne demande pas l'aumône, elle ne sollicite ni dons ni subsides. Des lecteurs partout, des abonnés qui payent de bon cœur leurs 50 cts. pour une année entière, des Zéloteurs, des Zélatrices surtout — le beau sexe est si puissant et si dévoué quand il protège une œuvre — en un mot, du cœur et de la bonne volonté!

Notre Directeur s'impose des sacrifices énormes pour offrir à nos abonnés un beau numéro de Noël. Montrons-nous reconnaissants; envoyons lui des brassées de bonnes lettres, avec une longue liste de nouveaux lecteurs.

Voici une carte de notre vaillant zéloteur M. F. X. D... "Cinq nouveaux abonnés! Ma vente hebdomadaire monte de 35 à 50. J'espère arriver sous peu à la centaine!..."

Bravo!

Autre carte: "Envoyez-moi six collection complètes, et 50 numéros 9."

Delle H. H. L.

Encore une:

"Soixante copies du No 9, s. v. p.!"

Delles. C. et E. R.

A l'œuvre, vous tous qui comprenez la nécessité de fonder, d'encourager une revue franchement catholique et indépendante des

partis. Voici ce que dit à ce propos un digne prêtre qui nous encourage beaucoup: "Votre petite feuille vient combler une lacune; ce serait un malheur et une honte si vous ne réussissiez pas!"

Nous réussirons! Dieu soit loué, nous avons le bonheur d'enregistrer chaque semaine de nouveaux progrès. Que chacun travaille de son côté. Il n'est pas difficile à un abonné, content de son journal, de nous proeurer quelques autres abonnés. Le prix est minime et notre revue formera au bout de l'année un volume qui vaudra trois fois le montant de l'abonnement.

Jean des Erables vient d'arriver. Il faut que je termine cette causerie, déjà suffisamment longue d'ailleurs. Le cher camarade a vieilli de dix ans en quelques semaines. Mais aussi, que de soucis et de tracas! Cependant il est tout joyeux. Il m'annonce une bonne nouvelle que j'espère avoir le plaisir de communiquer à nos chers Lecteurs dans un prochain numéro.

En attendant, haut les cœurs! Travaillons tous et de tout cœur, et la victoire est à nous.

DR X

## MISERE!

Décidément, ça ne va plus!

Depuis plusieurs jours, on nous laisse sans crimes! On tue bien un peu de ci, de là, on assomme, en passant, un malheureux qui tombe dans l'éternité sans avoir eu le temps de se reconnaître, et l'on part pour la prison, le chapeau sur l'oreille, l'air guilleret, entre un détective bon enfant et un reporter triomphant. On compte sur le "courant de sympathie" découvert récemment par un amateur de "physique morale," on tient en réserve un beau cas de folie, et l'on songe à quelle sauce on préparera sa prochaine victime.

Mais on dirait qu'il s'est opéré une certaine détente... Les chourineurs négligent les détails et la mise en scène. Il ne suffit pas de tuer; il faut quelque chose autour des cadavres, comme il faut des patates autour d'un rôti... Donnez-nous donc, messieurs les grands artistes du jour, honorables assassins auxquels nos littérateurs (!!!) modernes font la cour, donnez-nous

des spectacles complets ! Un coup de couteau, c'est très-beau ; un coup de hache, c'est admirable ; un coup de barre de fer qui brise les crânes, c'est sublime... Faites couler le sang à gros jets, à flots, si possible ; mais "ornez" votre exploit, entourez-le de circonstances telles que les cheveux se dressent sur la tête de tous ceux qui en lisent les détails dans les journaux à gros titres. Du sang, beaucoup de sang, pour le lever du rideau ; mais pour le drame lui-même, c'est de la boue qu'il nous faut, de la pourriture à pleins tombereaux !

Si vous saviez, chers massacreurs de chrétiens, et vous, aimables barbes plus ou moins lettrés qui nous faites l'histoire de tant de hauts-faits, si vous saviez, dis-je, comme le bon peuple canadien commence à vous aimer !

Quand vous avez quelque chose de nouveau, "quelque chose qui saigne bien et sent mauvais, vite le tirage des grands papiers augmente et dans le salon du riche, comme dans l'humble logis de l'ouvrier, on passe des moments suaves. On respire l'acre parfum du cadavre sanglant et le cœur se gonfle de joie au récit des... orgies qui ont précédé ou suivi le crime.

Comme récompense aux enfants sages, par exemple à ceux qui ont bien appris leur leçon de catéchisme on donne le portrait d'un assassin ou celui de ses victimes, et le plus beau cadeau de Noël serait un "théâtre du crime," ou le *fac-simile* d'un couteau ou d'une hache "ornés" d'un peu de sang des victimes."

On dit que la musique adoucit les mœurs. Peut-être. Pour ma part cependant, je crois que ce sont les Italiens, joueurs d'orgue de barbarie qui font courir ce bruit. Rien, me semble-t-il, ne doit adoucir les mœurs et moraliser les masses, comme ces récits de journaux qui disent tout, tout le plus sale et le plus répugnant le premier. De cette manière on s'habitue insensiblement aux choses les plus horribles

Les enfants, lorsqu'ils entendent parler de certains crimes, de certaines vilaines actions, questionnent leurs parents ou des camarades plus... fins qu'eux. Ils apprennent ainsi à savoir pourquoi telle femme a tué son mari, pourquoi tel individu s'est fait le complice de cette femme, et ainsi de suite.

C'est grande pitié de voir et d'entendre tout cela. Le Canada se fait à l'étranger une réputation peu enviable. On y tue que c'est une véritable abomination, et beaucoup d'individus qui devraient être les premiers à déplorer ce retour à la barbarie, battent la grosse caisse autour de chaque meurtre, mettent les criminels sur un piédestal et cherchent à établir en leur faveur... "un courant de sympathie."

Comme cela fait bien dans les colonnes d'un journal... chrétien, entre l'annonce des prières de quarante heures et un appel à la charité !...

Nous allons bien !

JEAN DES ERABLES.

### EN AVANT !

Un de mes amis, grand propagateur de bons journaux, me disait samedi qu'un prêtre, qu'il m'a nommé, avait demandé dans son sermon à tous les parents et à tous ceux qui ont charge d'âmes, d'empêcher les enfants, filles et garçons, de lire certains journaux qui cherchent leur succès dans les récits circonstanciés de meurtres et de scandales.

Puis, il ajouta :

"J'en suis arrivé, comme vous savez, à placer chaque semaine plusieurs douzaines de *Cloches*. J'en pourrais placer beaucoup plus, si votre journal était plus complet."

Faire de la *Cloche* un grand journal ! mais c'est notre rêve le plus doux, notre désir le plus ardent ! Nous en avons parlé longuement dimanche dernier, chez notre Directeur, et tous, depuis notre rédacteur en chef jusqu'au simple expéditionnaire, nous sommes prêts à nous imposer les plus grands sacrifices pour atteindre ce but.

\* \*

Ce que mon camarade Jean des Erables ne dira jamais, je le dirai moi, car j'ai le droit de le dire, c'est mon devoir de le dire.

Il n'y a pas, dans tout le Canada, un seul prêtre, un seul bon catholique, auquel il ne ferait pas grandement plaisir de voir notre *Cloche* s'introduire partout, grandir et prospérer...

Mais... il y a eu tant d'essais de ce genre, le résultat d'un grand nombre de généreuses tentatives a été si peu encourageant, qu'on hésite... Pourquoi dépenser cinquante cents en pure perte ?...

C'est à ceux qui hésitent ainsi, que je veux dire un mot aujourd'hui.

\* \*

Et tout d'abord, ces cinquante cents seraient-ils bien dépensés en pure perte, quand même, ce qui est loin d'être probable, la *Cloche* cesserait de paraître au bout de quelques semaines ?...

Combien de numéros faut-il éditer pour faire un peu de bien, et quel est, parmi tous, le numéro qui fait le plus de bien ?...

Les cinquante cents peuvent-ils être considérés comme perdus, s'ils ont servi à propager une seule bonne idée, à donner, à des milliers de lecteurs, un seul bon conseil ?

Que ferait on de bon et d'utile, si l'on reculait devant le moindre sacrifice ?

N'avons-nous rien sacrifié nous, les collaborateurs de Jean des Erables, nous qui n'acceptons pas, qui n'accepterons jamais un sou de salaire, la moindre rétribution, pour nos écrits, nos démarches et tout ce que nous sommes capables de faire pour une entreprise qui a toutes nos sympathies ? Nous qui, pour la plupart, avons contribué au paiement des premiers frais ?

Il était convenu que Jean des Erables, qui consacre à la *Cloche* la plus grande partie de son temps, toucherait des appointements fort modestes. Eh bien ! nos livres sont là pour le prouver, depuis la fondation de notre revue, il n'a pas prélevé un sou pour ses besoins personnels. Il ne s'en plaint nullement, et, s'il a parfois des moments de découragement, c'est lorsqu'il constate l'indifférence de ceux qui pourraient, sans grands efforts ni sacrifices, tripler en peu de temps le nombre de nos lecteurs.

Et que dirai-je de nos Zélés, parmi lesquels il s'en trouve qui



EN CHINE.

dépensent chaque semaine plus d'une piastre en billets de chars et qui ne laissent passer aucune occasion de faire connaître la *Cloche*...

Que dirai-je de ces employés de magasins, qui présentent la *Cloche* à tous leurs clients ?

Que dirai-je enfin de ces bonnes Zélatrices, qui travaillent pour la *Cloche* avec un zèle digne des plus grands éloges ?..

Ce que j'en dirai ?... Mais une chose bien simple : "Que le bon Dieu les récompense !"

Grâce au Ciel, le nombre de nos abonnés augmente chaque semaine de la façon la plus encourageante et nous sommes loin d'avoir à nous plaindre. Cependant, il y a place encore pour d'autres amis de la *Cloche*. Qu'ils arrivent en foule !

\* \* \*

Mon ami le Docteur X, vient de me lire ce qu'il a l'intention de publier en tête du No. 10 de la *Cloche*. Je me joins à lui pour prier nos lecteurs d'envoyer de bonnes étrennes à notre Directeur : Chacun une couple de nouveaux abonnés... avec le montant de l'abonnement. Il a bien droit à cela, allez, lui qui depuis tant d'années a montré tant de zèle pour la bonne cause et qui, dans ses écrits comme dans ses conférences si populaires, n'a jamais cherché son propre intérêt.

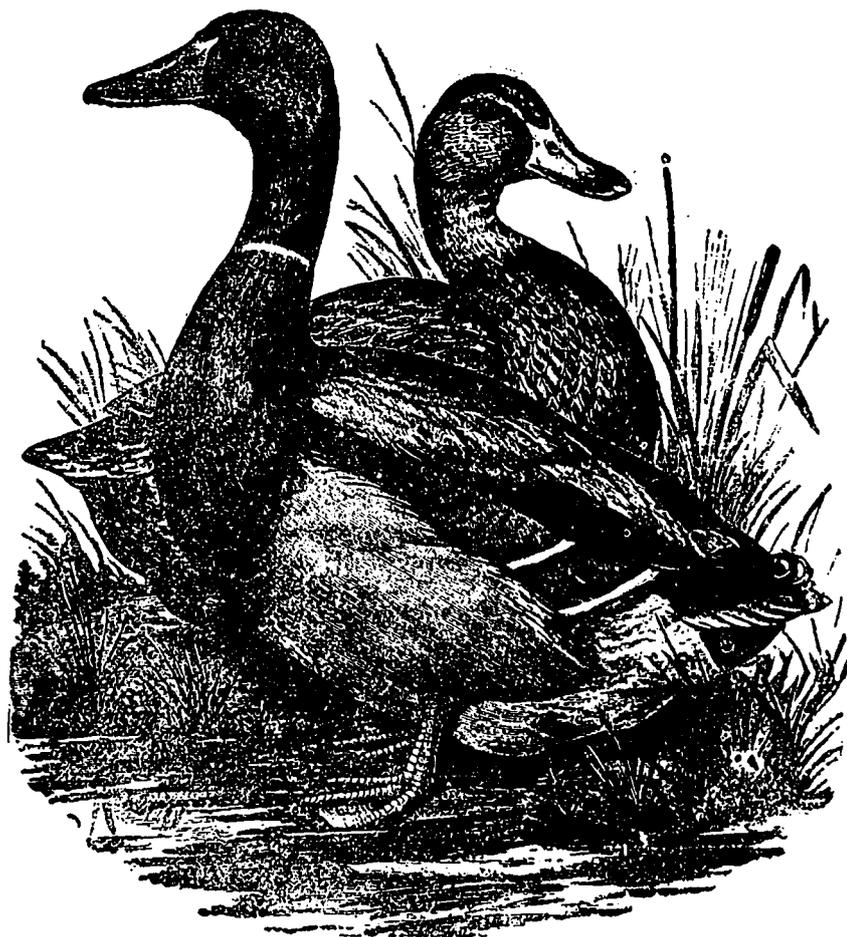
JEAN LEFRANC.

#### LES "GAZETTES."

Théophraste Renaudot, Médecin de Paris, ramassait de tout côté des

nouvelles pour amuser ses malades'

Il se vit bientôt plus à la mode qu'aucun de ses confrères ; mais comme toute une ville n'est pas malade, ou ne s'imagine pas l'être, il réfléchit, au bout de quelques années, qu'il pourrait se faire un revenu plus considérable, en donnant chaque semaine, au public, des feuilles volantes qui contiendraient des nouvelles de divers pays. Il fallait une permission ; il l'obtint avec privilège en 1632. Il y avait longtemps qu'on avait imaginé de pareilles feuilles à Venise, et on les avait appelées gazettes, parce qu'on payait pour les lire une gazetta, petite pièce de monnaie. Voilà l'origine de la gazette et de son nom. (St-Foix. Essais historiques.)



LES CANARDS.

### Le Triomphe de la Verité.

(Suite)

Ses sophismes empruntaient si habilement l'apparence de la vérité, que Hersain exerçait sur son auditoire un prestige souverain. Il magnétisait les masses.

C'est ainsi que, jadis, sa parole irrésistible, le charme de sa voix, l'impérieuse caresse de son regard hautain avaient ensorcelé la douce et timide Juliette Norbert, la mère de son petit Jean, la jeune femme qu'il avait aimée follement, et que son impiété rendit si cruellement malheureuse qu'elle en était morte.

Max Norbert, le frère de Juliette, s'était toujours montré des plus affectueux pour son beau-frère et son neveu. — En dépit de la divergence de leurs opinions, les deux hommes vivaient en paix... N'avaient-ils pas entre eux le plus puissant des traits d'unions : cette Liette que tous deux chérissaient tendrement ?

Mais quand, après la mort de sa sœur bien-aimée, le jeune homme, abandonnant le monde et brisant une carrière brillante qu'il aurait pu illustrer, entra dans l'ordre de Saint Dominique, tout fut rompu entre eux. Daniel Hersain, peu logique avec ses théories ultra-libérales, s'emporta contre lui, d'une colère folle et, brutalement, lui interdit, à l'avenir, l'entrée de sa maison.

Ce soir-là, quelle mystérieuse intuition, quel secret pressentiment avait poussé le jeune religieux à profiter de l'absence de son beau-frère pour revoir furtivement l'enfant de sa sœur ? il n'eut su le dire ; mais, en apercevant le petit Jean dont il ignorait jusqu'à la maladie, réduit à une telle faiblesse, surtout en recevant ses naïves et tristes confidences, il avait compris tout de suite que c'était la main de Dieu qui l'avait guidé.

.....  
Cependant, tandis que les battements monotones du balancier,

scandant la marche impitoyable du temps, égrenait dans le silence de la chambre, une à une, ces fugitives secondes dont chacune est si brève et dont la chaîne ininterrompue peut former parfois une longue vie, l'aiguille avait avancé sa course sur le cadran de l'horloge.

Maintenant, il se faisait tard. Le dominicain, dont le regard tomba par hasard sur la pendule, tressaillit et se leva vivement. L'heure de regagner son monastère approchait, et aussi celle qui devait ramener chez lui le conférencier.

L'enfant malade dormait d'un sommeil accablé. Dans la crainte de troubler ce repos qui pouvait être bienfaisant, le jeune prêtre n'osa effleurer d'un baiser le front brûlant enfoncé dans les oreillers ; mais sa main consacrée traça, en signe d'adieu, une croix au-dessus de l'étroite couchette blanche du petit Jean.

Comme il sortait, dans l'ombre du vestibule, il fut croisé par un homme de haute taille qui rentrait

précipitamment, et il se rangea de côté pour le laisser passer.

Bien que les voiles du crépuscule, fussent déjà descendus sur la terre, la robe blanche du Frère Prêcheur ressortait encore, éclatante, sur le fond sombre de la tapisserie.

Hersaint s'arrêta net, et, fronçant le sourcil : — Vous, ici, Max... — gronda-t-il mécontent. — Aviez-vous donc appris la maladie de Jean ?

Le dominicain secoua la tête.

— Je l'ignorais absolument.

Dans son accent, on sentait vibrer, contenu, un involontaire reproche.

— Mais alors, — reprit le confesseur toujours brusque et cassant, — comment se fait-il que vous soyez venu, malgré ?..

— Depuis longtemps je désirais revoir Jean, le fils de ma sœur, de ma chère et regrettée Liette.. Je savais — ajouta résolument le jeune prêtre — que vous deviez parler tantôt à la salle X...

Daniel Hersaint regarda durement son beau-frère ; mais celui-ci ne baissa pas les yeux. D'ailleurs une préoccupation plus vive emportait l'homme politique

— L'enfant est souffrant depuis longtemps ; mais j'espère qu'il va bientôt quitter son lit, — murmura-t-il ; seulement l'anxiété qui perçait dans son accent donnait un démenti formel à la tournure optimiste de la phrase.

— Je le crois aussi, — répondit gravement le religieux, — mais, peut-être, autrement que vous ne le pensez, Daniel ; Jean est très-malade.

— Très-malade, mon petit Jean ? ... c'est vrai, il était tout fiévreux quand je suis parti, et bien faible... Est-ce que vous voudriez dire, Max ?.. Mais non, ce n'est pas possible... vous autres, moines, vous voyez tout en noir..

Et, sans répondre à l'adieu attristé de son beau-frère, il s'engouffra en ouragan dans l'escalier.

.....

En son cabinet de travail, véritable arsenal de livres, de manuscrits, de feuillets à demi écrits, épars un peu partout, Daniel Hersaint se tient debout, immobile, farouche, auprès du lit de son enfant mourant.

Il a fait porter là l'étroite couchette qu'il ne veut quitter ni jour, ni nuit ; et le médecin, sachant que rien ne peut plus aggraver l'état du pauvre petit, n'a élevé

aucune objection à l'encontre de ce désir, maladif et douloureux caprice de l'amour paternel.

Les jalousies rabattues, les rideaux soigneusement tirés, laissent à peine filtrer un rayon de jour ; des tapis étouffent le bruit des pas et c'est à peine si dans le jardin qui s'étend sous les fenêtres, on entend les oiseaux jaser en accrochant leurs nids aux branches des arbres.

Rien ne trouble cette terrible solitude où bientôt, peut-être, une pauvre petite âme d'enfant, en lutte contre son enveloppe terrestre, va se débattre sous les étreintes de la mort.

Avec une sombre attention, Hersaint suit les progrès du mal sur le mince et blanc visage de son cher petit Jean.

Ses yeux, brûlés de douleur et d'insomnie n'ont pas une larme ; mais fixes, navrés, ils ne s'écartent pas un seul instant de l'objet de leur morne contemplation.

L'homme qui, hier, à cette même heure, jetait du haut de la tribune son vibrant appel à toutes les révoltes, celui qui, d'un accent d'orgueilleux défi, avec une insolente nargue de victoire, criait à la foule enivrée et terrifiée à la fois par la hardiesse du blasphème :

— Il n'y a pas de Dieu..

Cet homme, à présent, n'était plus qu'un père désespéré en face de l'agonie de son enfant.

Comme il était calme, son petit Jean.. mais comme ce calme était effrayant !

On ne pouvait saisir le souffle qui passait si faible entre ses lèvres entr'ouvertes ; et, sous la paupière mi-close, à travers la frange dorée des longs cils, cette mourante étoile dont l'éclat s'éteignait lentement, était ce bien le regard si vif, si espiègle, si caressant de l'enfant que lui avait laissé comme un dernier, comme un unique gage d'amour, sa Liette tant pleurée ?..

Idéalement beau, dans sa pâleur à nulle autre pareille, l'enfant immobile semblait avoir déjà l'âme d'un ange. Ciel ! dormait-il donc là son dernier sommeil ?..

Hersaint approcha un miroir de la bouche du jeune malade, puis l'examina avidement. Une buée légère le ternissait encore ; néanmoins cette constatation ne fit luire aucun espoir dans la nuit de son âme.

Pour sa douleur, il n'était point d'adoucissement. D'autres pouvaient

se bercer d'espérances folles et de vaines illusions ; mais non pas lui. Son athéisme n'admettait pas de Puissance créatrice, pas de Volonté conservatrice dont les décrets pouvaient modifier le cours des événements, régler, parfois même dompter les forces aveugles de la nature, faire jaillir le bien du mal, et rendre à un enfant voué à la mort par l'arrêt d'une science implacable, la santé et la vie.

Il savait qu'il n'existait point de Dieu.

Du moins il croyait le savoir.

.....  
Vers le soir, le médecin qui avait en vain prodigué au petit Jean les efforts de son dévouement, parut accompagné de deux de ses confrères.

Il leur suffit d'un coup d'œil pour juger la situation.

Seul, un miracle pouvait amener le salut de l'enfant.

Tous trois serrèrent la main du malheureux père.

— Il est bien mal, n'est-ce pas ? — soupira celui-ci, guettant craintif, angoissé, la terrible réponse.

— Hélas.. il e-t perdu ! — répondit le vieux médecin de la famille en baissant le front tristement.. — Du courage..

— Le mal est sans remède, — appuya le second docteur, un célèbre praticien.

Et le troisième conclut en hochant la tête d'un air découragé :

— Notre science ne peut rien de plus.

— Alors, — murmura Hersaint avec désespoir, — vous ne voulez plus rien tenter ?.. vous vous reconnaissez impuissants ?..

Puis, craignant de les avoir froissés, ces hommes d'un art en lequel il avait mis tout son espoir, il reprit humblement, comme s'excusant :

— C'est que, voyez-vous, mon petit Jean.. mon fils.. c'est mon dernier bien.. mon seul trésor..

Oui, celui-là parti, le frère enfant blond, après la frêle jeune femme blonde, au chevet de laquelle les mêmes docteurs étaient venus prononcer, de la même voix lente et morne, le même arrêt sans rémission ; celui là parti, il ne lui resterait plus rien sur la terre.. plus rien que son âpre doctrine de désespérante négation.

Est-ce qu'elle apporterait jamais un adoucissement à sa douleur ?

FEUILLETON DE "LA CLOCHE DU DIMANCHE." 8

## PELERINAGE A JERUSALEM

— OU —

## VOYAGES ET AVENTURES D'UNE JEUNE FILLE.

Ceci ne réjouit guère la jeune pèlerine. La mendiante lui avait dit tant de mal des riches, qu'elle avait une grande frayeur de de se trouver en leur présence. Cependant elle ne put résister à la tentation de voir de près ces riches équipages. Les cochers et les laquais, dans leurs brillants costumes, lui paraissaient de grands personnages, dignes d'admiration et de respect. Aussi baissait-elle timidement les yeux lorsque l'un d'eux la regardait.

Elle avait aussi entendu dire que certaines dames riches portent sur elles plus d'or, d'argent et de pierreries et dépensent souvent en quelques heures plus d'argent qu'il n'en faudrait pour acheter tout un village suisse. Mais elle savait que la fortune donne rarement le bonheur et que soucis et chagrins trouvent aussi bien le chemin des palais que celui des chaumières; et elle bénissait Dieu qui l'avait fait naître dans une humble condition et lui avait épargné la tentation du luxe et des grandeurs.

Brigitte était à se demander si elle implorerait la charité à cet endroit ou si elle dépenserait une faible partie de son petit pécule pour acheter du pain, lorsque cinq ou six chiens se mirent à molester le bon Glaubig. Avant que la bonne fille put intervenir, l'un des assaillants s'en allait en hurlant de douleur et les autres battaient prudemment en retraite.

Un homme d'un extérieur distingué avait vu la scène. Après avoir admiré le fidèle chien des Alpes, il jeta aussi les yeux sur la jeune fille et lui demanda en langue italienne ce qu'elle attendait là.

Elle répondit en allemand et l'étranger, qui parlait fort bien cette langue, reprit d'un ton bienveillant :

— Vous avez là un chien superbe!..... Dites-moi, ma belle enfant, où allez-vous comme cela ensemble ?

— Oh! bien loin, répondit simplement Brigitte. Puis, après un moment d'hésitation elle ajouta qu'elle se rendait en Terre-Sainte.

Le grand seigneur se mit à rire, puis il reprit :

— Et quelle partie de la Terre-Sainte voulez-vous visiter ?

— Jérusalem.....

A ce moment, une dame, qui venait de sortir de l'hôtel, appela l'interlocuteur de la montagnarde. Celui-ci, avant de s'éloigner, s'approcha une seconde fois de Brigitte et lui dit en souriant :

— Vous allez à Jérusalem!..... Ma foi, il vous reste du chemin à faire..... Voulez-vous me vendre votre chien, cela vous procurera

une bonne somme d'argent pour vos frais de voyage ?

Mais ce fier personnage n'attendit pas même la réponse de la pauvre et timide enfant qui allait continuer son chemin, quand brusquement plusieurs jeunes gens l'entourèrent et lui demandèrent où elle allait.

— Du côté où le soleil se lève, répondit-elle, bien décidée à ne plus entrer en conversation avec tous ces curieux.

Cela fit rire ces désœuvrés. Cependant l'un d'eux fut plus charitable que ses amis et il remit même à Brigitte une petite pièce d'argent.

La pauvre enfant avait le cœur bien gros. Elle se disait, que dans la contrée où elle se trouvait actuellement, on s'occupait plus des chiens que des voyageurs sans fortune. Pendant qu'elle songeait à ce qu'elle allait faire pour se procurer des vivres, un domestique vint lui dire que de grandes dames et des messieurs, réunis dans un des salons de l'hôtel, désiraient la voir et la priaient d'aller les trouver.

Elle hésita d'abord, se demandant si elle devait accepter cette invitation. Puis, pensant qu'elle n'avait rien à se reprocher, elle s'approcha du perron et, ayant fait le signe de la croix, elle monta bravement, tenant son vaillant chien à ses côtés, bien persuadée qu'il saurait la défendre au besoin.

Elle fut toute éblouie lorsqu'elle vit, dans un vaste salon aux lambris dorés, deux dames et plusieurs messieurs, tous vêtus avec le plus grand luxe, autour d'une table somptueusement servie. Aussi eut-elle peur d'avancer; une de ses mains au collier de Glaubig, elle attendit.

— Bonjour mon enfant, dit une des belles dames avec bonté; ne craignez rien, venez ici, près de moi.

Le ton bienveillant de cette belle étrangère encouragea Brigitte; elle lâcha son chien et alla se placer à côté de la dame qui se mit à la questionner, tout en scuriant aux naïves réponses de l'enfant.

— Mais, s'écria enfin la dame, voilà une aventure merveilleuse..... Comment est-il possible qu'un petite fille de votre âge quitte sa patrie, son village natal, sa famille, pour entreprendre un voyage qu'elle sera incapable d'accomplir?.....

— Que voulez-vous, madame, dit simplement Brigitte; je crois que le bon Dieu l'a décidé ainsi.

— C'est curieux, c'est merveilleux! reprit la dame!..... Nous, mon enfant, nous allons à Rome; voulez-vous y venir avec nous,

peut-être aurez-vous le bonheur de voir le Pape.

— Il ne manquerait plus que cela, s'écria un des messieurs qui avaient pris place à table..... Je finirais par croire que vous êtes aussi innocente qu'elle, si vous ameniez cette fillette.

Ayant dit cela, cet homme, qui peut-être n'était pas méchant, se retira, sans penser qu'il venait d'affliger une brave petite chrétienne plus courageuse que beaucoup de beaux parleurs.

« Ce monsieur ne m'aime pas, dit Brigitte, mais je prierai tout de même pour lui. Le bon Dieu écoute volontiers la prière des pauvres..... Pardonnez-moi madame, si je refuse ce que vous m'offrez si généreusement; je n'irai pas à Rome, la ville éternelle ne se trouvant pas sur le chemin que je dois suivre. Je la visiterai peut-être à mon retour. Je vous suis tout de même bien reconnaissante pour tant de bonté !

Des domestiques entrèrent en ce moment, apportant de nouveaux plats. L'un d'eux fit un faux pas et laissa tomber un gros morceau de viande. Glaubig, s'imaginant sans doute qu'on voulait le régaler, saisit cette proie qui lui arrivait si heureusement et, malgré les menaces du valet, se retira dans un coin et commença son repas sans plus de cérémonie.

La bonne dame donna ordre de servir à Brigitte, sur une petite table couverte d'une nappe blanche, tous les mets qu'elle désirait. La timide enfant refusa d'abord, très-poliment, disant qu'un peu de pain lui suffisait. Cependant elle finit par accepter.

Pendant qu'elle mangeait un des touristes s'étant approché du balcon donnant sur la cour, s'écria :

« Voilà les voyageurs français que nous avons rencontrés à l'hôtel des Cascades. »

Un instant après, un monsieur et une dame déjà âgés arrivèrent au salon, accompagnés d'un jeune homme.

Croyant que Brigitte ne comprenait pas un mot de français, tous ces beaux messieurs ainsi que les deux dames se mirent à parler d'elle et ce n'étaient pas toujours des louanges qu'on lui décernait. Elle s'en amusa beaucoup.

— Maman, s'écria le jeune homme en s'adressant à la vieille dame, je reconnais cette fille. J'ai fait son portrait l'autre jour, pendant qu'elle dormait au pied d'un arbre.

— Alors, dit Brigitte vivement, en très bon français, car elle parlait cette langue aussi bien que l'allemand, alors, monsieur, c'est aussi vous qui avez glissé dans la poche de mon tablier cette petite bourse avec quatre pièces d'argent? Que le Ciel vous récompense pour tant de générosité !

Le jeune Français ne répondit pas à la question de la pèlerine, mais il lui tendit la main en signe d'amitié. Cet exemple fut suivi par toute l'assistance, on fit même une collecte en faveur de la courageuse fille qui partit enfin, emportant des provisions en abondance, bien reposée, plus persuadée que jamais de l'heureuse issue de son entreprise.

(A suivre)

## BOITE AUX LETTRES.

G. C. — La besogne s'accumule : vous allez trouver un gros paquet de lettres à classer.

S. E. — Nous aurons grand soin de votre gracieux envol. Ne craignez rien : nous savons ce que valent d'aussi précieux souvenirs.

Gilbert. — Vous envoyez toujours à l'ancienne adresse. Mettez, avec le nom, cette indication : Bureau de poste 2177.

Melchior. — Reçu le "Soir." Bonne année à la chère Maman et à toute la famille. Tâcherai de trouver quelques instants pour vous écrire. Même avis à Lucien et à Eucher.

Rév. M. L. — Nous ne mentionnons pas dans la "Boîte aux Lettres" tous les envois. Cela prendrait trop de place. Le vôtre bien reçu. Merci.

Rév. M. P. C. — Nous voyons avec plaisir que la liste s'allonge. Vous recevrez vingt numéros. Merci...

Rév. M. J. E. L. — Reçu \$1.00 Enverrons aux adresses indiquées. Si tout le monde pensait comme vous! Nous vous enverrons quelques numéros de Noël.

Vic. — Reçu votre lettre. Dites à Mme. M. qu'elle a deviné juste. On attendait cet envoi pour faire la première démarche. Recevrez réponse sous peu.

C. — Avez-vous envoyé la lettre? Y avez-vous ajouté un mot?

E. R. — Que notre long silence ne vous inquiète pas; nous n'oublions rien.

Ami Jos. L. — Il vous serait bien facile de nous envoyer une bonne liste d'abonnés.

A. de H. — Reçu copie trop tard pour le présent numéro.

J. P. — Même avis.

M. Z. Bissonnette, Saint-Sébastien. — Nous sommes heureux de vous compter parmi nos zéloteurs. Nous vous envoyons des Numéros-Spécimen.

## S. ANTOINE DE PADOUE.

Ouvrages en vente à la Librairie Granger Frères, 1639, Rue Notre-Dame, Montréal :

LA DÉVOTION à St Antoine de Padoue, par M. l'abbé E. Delamarre, S. T. D. — 0.15

SAINT ANTOINE DE PADOUE dans ses rapports avec les Anges, par le R. P. Jean de Ste-Julie, franciscain. — 0.15

LE MARDI consacré à S. Antoine, ou Neuvaine et Treizaine de prières. — 0.05

LITTLE TREASURE of the Devout Clients of St. Anthony of Padua, surnamed the Sower of Miracles. — 0.05

VIE ADMIRABLE de St Antoine de Padoue, Prix 10 cts. — La douz. 90 cts., — le cent, \$6.00

LA DÉVOTION à St Antoine de Padoue. Le "Pain des Pauvres," Prix, 5 cts; la douz. 35 cts; le cent \$2.50

LA DÉVOTION à St Antoine de Padoue Choses perdues et retrouvées. Prix, 5 cts; la douz. 40 cts; le cent \$3.00

## TRISTE SORT DES PRISONNIERS CHINOIS.

Il serait impossible de raconter quelles terribles cruautés se commettent en Chine, malgré les généreux et persévérants efforts des missionnaires catholiques pour porter dans ce vaste pays le flambeau de la foi. Lors de la dernière guerre, par exemple, on a fait endurer aux prisonniers les plus cruels supplices.

Peut-on manquer, en présence de ces faits, d'admirer les prêtres héroïques, ces vrais civilisateurs, qui s'en vont dans ces contrées



barbares, prêchant partout la paix et la miséricorde et finissant généralement par le martyre une vie de rudes labeurs et de privations sans nombre? Mais ce n'est pas pour obtenir nos louanges que ces hommes d'élite quittent leur patrie et font généreusement le sacrifice de leur vie. Ils désirent sauver des âmes et ils nous prient de leur venir en aide par nos prières et nos aumônes.

Donnons d'abondantes étrennes à l'oeuvre sublime de la Propagation de la Foi.

## FELICITATIONS.

La librairie Cadieux & Derome, de cette ville, faisait, il y a quelques jours, l'ouverture de ses nouveaux magasins. Ce que nous avons vu là nous a réellement ravi. Aussi ne voulons-nous pas en faire la description dans le présent numéro. Nous réservons notre rapport pour notre numéro de Noël.

## JOLIS CADEAUX.

Voici une liste de jolis petits Almanachs illustrés, qui, tous, nous offrent des lectures édifiantes et variées. Nous conseillons à nos Lecteurs d'en acheter beaucoup, pour les lire d'abord, ensuite pour les donner comme étrennes.

Chacun de ces Almanachs coûte 15 cts.

Almanach des Saints Coeurs de Jésus et de Marie

Almanach des Chaumières.

Almanach de l'Ouvrier.

Almanach du bon Catholique.

Almanach de l'Agriculture.

Almanach de la Santé et de l'Hygiène.

Almanach de la Basse-Cour et de la Ferme.

Almanach Manuel de la Cuisinière.

En vente à la librairie CADIEUX & DEROME, Rue Notre-Dame, Montréal.

## LES CANARDS.

Le canard est de tous les oiseaux de basse-cour le plus facile à nourrir. Tout lui est bon, fruits, légumes, détritiques de cuisine, pourvu qu'il ait de l'eau abondamment.

On fait très-souvent couver des œufs de cane par des poules, celles-ci étant meilleures couveuses. Il faut veiller à ce que les petits n'aillent pas trop vite à l'eau et, les premiers jours, on doit les faire rentrer lorsqu'il pleut. S'il leur arrive de se refroidir, on les met dans une place bien chaude, sur un bout de couverture de laine.

Pour le reste, ils s'élèvent tout seuls, ne courent pas beaucoup et donnent rapidement de beaux bénéfices à la fermière.

## A L'ECOLE JUIVE.

Maître Abimelech. — Vous êtes bien bête pour un grand garçon de votre âge. J'étais plus fin que cela dans ma jeunesse.



L'élève Jacob. — Vous aviez peut-être un meilleur maître que moi.